NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

67 N° 2 1940

Sainte Marie, mère de Dieu

Émile MERSCH (s.j.)

p. 129 - 152

https://www.nrt.be/fr/articles/sainte-marie-mere-de-dieu-2931

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

SAINTE MARIE, MÈRE DE DIEU.

La maternité divine est le plus grand et le plus beau des titres de la Vierge ; le seul, même : mère du Christ, elle est inséparable du Christ, de tout ce qu'est le Christ.

C'est ce que l'on voudrait expliquer en ces pages. *Dignare me laudare te, Virgo sacrata* : le sujet est délicat, précisément à cause de sa grandeur.

Les grandeurs de Marie sont telles, en effet, que, si on les considère isolées du reste, elles font paraître celles du Christ moins uniques et celles des chrétiens moins belles : singulière gloire pour une mère, de diminuer la splendeur de son fils, de ses enfants ! N'apparaît-elle pas alors comme un intermédiaire entre le Christ et les chrétiens, le séparant d'eux de toute la distance qu'il y a entre elle et eux, et entre lui et elle, comme un être d'exception et d'isolement, déconcertant pour la pensée et compliquant la religion chrétienne de toute la dévotion qu'il faut avoir envers elle ? Comme si tout l'essentiel du christianisme n'était pas d'être union et unité.

Pourtant la dévotion à la Sainte Vierge tient dans la dévotion au Christ. Pendant des siècles même elle n'a guère eu d'existence séparée. Les martyrs avaient déjà leur fête et depuis longtemps — saint Polycarpe, en 155-156 — qu'elle n'en avait pas encore : les premières qu'on lui a dédiées, dans l'Eglise orientale, l'Annonciation et la Présentation, datent du quatrième siècle et sont en premier lieu des fêtes de Notre-Seigneur. Ce n'est guère qu'au cinquième siècle que des fêtes proprement mariales comme la Nativité et la *Dormitio* commencent à apparaître en Orient, et qu'au septième siècle qu'on en trouve dans l'Eglise d'Occident (1).

(1) Nous empruntons ces indications à Mgr L. Duchesne, *Les Origines du culte chrétien*, 5e édit., Paris, 1920, pp. 285-301.

Cependant, reprise ainsi dans le culte du Christ, la dévotion à la Vierge n'en vit et ne s'en développe pas moins, tant elle y est à sa place. Aussi la voit-on, dès qu'elle s'affirme en elle-même, témoigner déjà d'une singulière vigueur, comme les pousses nouvelles, qui ne se montrent qu'après les bourgeons, mais sont autrement fortes parce qu'elles viennent des racines. Dès que l'on se met à lui dédier des églises, on en veut beaucoup et les plus grandes (2), dès que l'on se met à lui consacrer des fêtes, on en consacre plusieurs et on n'en a jamais assez.

De nos jours encore, le culte de la Vierge est calqué sur le culte du Christ : même cycle de fêtes, mêmes titres, mêmes mentions dans la prière publique, même présence perpétuelle dans la piété chrétienne.

Telle est, si l'on peut ainsi dire, la mariologie vécue de l'Eglise : elle tient toute dans la christologie. Et de fait, la grande définition, et la première, de la christologie, n'est-elle pas la grande vérité de la mariologie : la définition de la Θεοτόκος ?

Telle est la mariologie dont nous voudrions dire quelque chose ; celle pour qui la gloire de Marie est de ne faire qu'un avec le Christ et avec la chrétienté, d'être la mère du Christ.

I

Dans ce qu'il faut dire du Christ, ce qui est premier et essentiel, c'est ce qu'il est. C'est cela aussi qui est premier et essentiel dans ce qu'il faut dire de sa mère.

L'essentiel pour lui, c'est d'être Dieu, homme, un ; parfaitement Dieu, parfaitement homme, parfaitement un.

L'essentiel pour la Vierge, c'est de faire qu'il soit cela, en faisant qu'il soit parfaitement homme. Car, pour qu'il le fût, il fallait une mère de Dieu. Sans elle, Dieu aurait pu créer une humanité pour son Fils, mais elle n'aurait pas été de notre race ; il aurait pu créer en cette humanité toutes les ressemblances possibles et tous les dons imaginables, mais ces traits communs auraient été comme des mensonges. Sans une mère de Dieu, Dieu n'aurait pas récapitulé en lui sa propre création,

(2) A Rome seule, au quatrième siècle, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Marie au Transtévère, Maria antiqua.

qui était tombée, comme dit saint Irénée (3) ; sans une θεοτόκος, le Verbe nous serait semblable seulement, mais pas consubstantiel en perfection, pas ὁμοούσιος, selon la formule de saint Athanase (4), et le verset de l'Écriture, triomphal et magnifique, qui dit l'absoluité du plan divin devrait être effacé : *semen Abrahae apprehendit* (5).

On ne saurait rien concevoir de plus auguste.

C'est le principe suprême de la mariologie, mais c'est aussi le principe suprême du christianisme et de la christologie.

La mère de Dieu, pour une part, définit l'incarnation, et pour la part qui concerne les hommes. Et l'incarnation définit le christianisme.

C'est en elle, en elle seule, que l'incarnation est l'assomption du genre humain concret, notre assomption à tous en un des nôtres (6). Sans elle, l'Homme-Dieu ne serait pas mon frère, il n'aurait pas mon sang dans ses veines et mon hérédité derrière lui, et ce ne serait pas l'homme réel et concret qui serait en lui pleinement uni à Dieu.

Aussi, sans elle, le christianisme serait-il altéré comme religion. Ce qui fait de lui la religion absolue et parfaite, c'est qu'il est le lien parfait de Dieu et des hommes, et il est ce lien par l'Homme-Dieu, qui est un avec Dieu, un avec les hommes et un en lui-même. Or, sans la Vierge, l'Homme-Dieu ne serait pas totalement un avec les hommes ; le lien avec Dieu ne les prendrait pas en eux-mêmes, ils ne deviendraient pas pleinement, en lui, participants de la nature divine, de la grâce, de la divinisation.

Sans elle, encore, par le fait même, l'unité divine qui vient incorporer en elle tous les hommes ne serait pas intérieure à la race même des hommes ; elle se superposerait en quelque sorte à eux, mais ne serait pas leur unité à eux. Le corps mystique, en d'autres termes, n'aurait pas sa dernière perfection, le

(3) Quare igitur non iterum sumpsit limum Deus, sed ex Maria operatus est plasmationem fieri ? Ut non alia plasmatio fieret, neque alia esset plasmatio quae salvaretur, sed eadem ipsa recapitularetur, servata similitudine. *Adversus Haereses*, III, 21, 10 ; cfr III, 19, 3, *P.G.*, VII, 955, 941.

(4) Cfr *Epistola ad Epictetum*, 4, 5, 7-9, *P.G.*, XXVI, 1056, ss.

(5) *Hebr.*, II, 16.

(6) Sur cette expression, qui est dans saint Hilaire, voir notre *Corps mystique du Christ*, Louvain, 1936, I, 427.

Christ ne serait pas « total » en plénitude. La chose méritait d'être soulignée : elle montre le lien entre la mariologie et la théologie du corps mystique.

On exprime tant bien que mal cette dernière grandeur de la Vierge en disant qu'elle est le cou du corps mystique (7), ou, comme plusieurs auteurs l'expliquent de nos jours avec beaucoup de zèle, qu'elle en est le cœur. Pour notre part, nous ne tenons spécialement ni à l'une ni à l'autre des formules : il faut être discret dans l'utilisation des allégories ; en les poussant un peu loin, on en arrive à des détails déplaisants et qui jettent sur la doctrine même une ombre d'irréel. Le mieux est de s'en tenir ici à la chose signifiée : de dire que le corps mystique est une unité surnaturelle et que, dans cette unité, la Vierge est le raccordement, le moyen par lequel l'unité prend dans la masse et la saisit. Elle n'est donc pas tant un membre particulier que l'entrée de la vie dans tout le corps ; sa place n'est pas partielle, mais totale, quoique seconde ; elle est à la manière de la mère de Dieu ce que l'Homme-Dieu est à la manière de l'Homme-Dieu : fonction universelle.

De l'Eglise, elle fait partie, sans doute, comme elle fait partie du corps mystique ; mais d'une manière spéciale, à la manière d'un tout : elle rattache Jésus-Christ à toute l'Eglise en le rattachant à l'humanité. Vu sa place spéciale et totale dans la rédemption passive, dont il s'agira dans la suite, il semble bien qu'elle ne rentre pas comme les autres fidèles dans l'ordre sacramentel, qui applique par parties les fruits de la Rédemption. N'a-t-elle pas donné le Christ, qui est le principe de tout cet ordre, et, sauf l'eucharistie, qui est précisément une totalité

(7) La formule, croyons-nous, date du XII[e] siècle. Le premier qui l'emploie, à notre connaissance, est Philippe de Harvengt, abbé de Bonne-Espérance (1155-1182), *Commentaria in Cantica Canticorum*, II, 7, *P.L.*, CCIII, 260 ; puis, vers la même époque, Richard de Saint-Laurent, *De laudibus beatae Mariae Virginis*, V, 2, n[os] 38, 39, ss. ; cfr II, 2, Douai, 1625, col. 365-367, 101 (it., dans les Œuvres de saint Albert le Grand, Lyon, 1551, t. XX, p. 172). On la retrouve un peu plus tard dans l'*Arbor Vitae Crucifixus*, d' Ubertin de Casale, lib. I, cap. 8, Venise, 1585, f. 15 ; d'où elle passe dans saint Bernardin de Sienne, *Sermo in festis B.M.V.* (cfr P. Emmerich Blondeel d'Izegem, *L'Influence d'Ubertin de Casale sur les écrits de S. Bernardin de Sienne*, dans les *Collectanea franciscana*, t. V., 1935, pp. 30 et 36). L'encyclique *Ad diem illum*, dans les *Acta Sanctae Sedis*, t. XXXVI, 1904, p. 454, cite, très discrètement, saint Bernardin de Sienne, sans le nommer.

dans l'économie sacramentelle, quel fruit spécial lui auraient conféré les sacrements ?

Elle est bien plus le type de l'Église qu'elle n'en est la fille. Elle a pour rôle, comme l'Église, de donner le Christ, d'être mère des chrétiens et épouse de l'Esprit. Comme l'Église est sainte, elle est sainte ; comme l'Église est préservée de toute erreur, elle est préservée de toute faute — c'est le même pape qui a défini l'infaillibilité pontificale et l'immaculée conception — ; comme l'Église est l'unique maison de Dieu, en dehors de laquelle il n'y a pas de salut, elle est l'unique porte du ciel, par laquelle toute grâce descend sur les chrétiens. Comme l'Église est tout cela, exclusivement, pour le total service des hommes, elle est tout cela pour être totalement mère du Christ et des chrétiens. Aussi, comme l'hérésie a reproché à la foi envers l'Église d'être une dérogation à la dévotion envers le Christ, elle l'a reproché à la piété envers la Vierge.

Aussi, dans l'ordre de la sainteté humaine a-t-elle la sainteté totale, mais d'une totalité seconde par rapport à la sainteté de son Fils : une sainteté comme il convient à la mère de la sainteté même : *gratia plena* (8).

Les autres saints, si grands soient-ils, on pourrait concevoir qu'ils n'aient pas existé : il y en aurait d'autres à leur place ; ce serait à peu près aussi bien ; ce serait peut-être mieux. Mais elle, on ne pourrait l'enlever sans modifier gravement la physionomie même du Christ et du christianisme : ce serait supprimer l'endroit précis où Dieu prend contact avec nous.

Les autres saints ont des saintetés particulières et qui s'excluent, des saintetés de membres : le pied n'est pas la main et l'oreille n'est pas l'œil ; un saint Benoît Labre n'est pas du tout un saint François de Sales, un saint Pierre Damien n'est pas une sainte Thérèse de Lisieux. Mais elle, sainte en tant que mère du Christ, possède la sainteté complète : dans la femme vêtue de soleil, le resplendissement, qui est total et qui est sien, est, et de façon éclatante, le resplendissement du soleil.

Cette sainteté, comme elle s'unit à ce que le Christ a de sans pareil, s'unit à ce qu'il a d'universel : son excellence, qui est

(8) Citons les passages suivants de saint Thomas, très instructifs : *S.T.*, III[a], qu. XXVII, art. 5, c., ad 1, et l'*Expositio in salutationem angelicam* (citée par Léon XIII dans l'encyclique *Magnae Dei matris*, dans les *Acta Sanctae Sedis*, t. XXV, 1892-1893, p. 141).

d'unir le Christ à tous, fait qu'elle est une sainteté d'union à tous : la sainteté commune et quotidienne, la sainteté imitable et abordable, parce qu'elle est la sainteté pure.

Rien d'extraordinaire en cette vie ni de merveilleux. Comme Jésus a été homme, tout simplement, sans se hausser au-dessus du sol, sans se durcir devant la douleur, sans mépriser nos *petites valeurs, elle a été sa mère, et tout à fait, et rien de plus,* la femme dont le fils est Jésus.

Toutes les données dont dispose la piété chrétienne la montrent qui vit, dans la foi, l'espérance et la charité, la vie que Dieu lui fait, qui ne s'attarde pas à se demander quel sera exactement l'avenir, mais qui, toujours, en tout, voit, aime et accomplit la volonté de Dieu. Pas n'est besoin pour elle de réflexions scientifiques ni de formules scolastiques ; elle saisit, comme peut le faire une mère, d'une intuition d'amour, très juste, mais qui peut demeurer indistincte, ce qu'est son Fils et ce qu'il vient faire, et elle accepte et accepte encore, et elle veut et veut encore, comme lui, comme il veut, laissant, de toute son âme, son consentement se déterminer et s'achever dans le sien.

Ne peut-on pas dire que cette excellence unique fait d'elle la chrétienne, la chrétienne tout court et par excellence, et que c'est exactement cela qu'elle devait être ?

Elle est le moyen que Dieu a pris dans le Christ pour être le prochain, l'égal, le consanguin de tous. Comment aurait-elle quelque chose de distant, de désespérément élevé ? Dans l'ordre de l'incarnation, le sublime, l'assimilation à Dieu, est d'être proche, d'être donné.

Ce qui est vrai de la maternité divine est vrai des privilèges qui en découlent. S'ils semblent, au premier abord, mettre la Vierge à part de l'humanité, c'est qu'ils lui donnent, avec cette humanité, une totale union. Le tout est de les considérer comme ils sont, c'est-à-dire dans le Christ total, en les réduisant au Christ.

Le premier à considérer, qui ne fait qu'exprimer sous un autre terme la maternité divine, est la médiation universelle. Il faut en parler de la même manière.

Marie, donc, est médiatrice, médiatrice de toute grâce, médiatrice pour tous les hommes.

Non minus vere proprieque affirmare licet, nihil prorsus de permagno illo omnis gratiae thesauro, quem attulit Dominus, siquidem *gratia et veritas per Iesum Christum facta est* (*Joh.*, I, 17), nihil nobis nisi per Mariam, Deo sic volente, impertiri ; ut, quomodo ad summum Patrem nisi per Filium nemo potest accedere, ita fere nisi per matrem accedere nemo potest ad Filium (9).

Ipsa est *de qua natus est Iesus* (*Mt.*, I, 16), vera scilicet eius mater ob eamque causam digna et peraccepta ad mediatorem mediatrix (10).

Mais elle n'est médiatrice, pour l'essentiel, que de la médiation même du Christ, et parce qu'elle définit pour une part cette médiation. Mère de Dieu, elle définit comment c'est bien l'humanité réelle que le Christ unit à Dieu en lui.

Elle n'est pas un médiateur que le Christ interposerait entre lui et les hommes pour garder les distances ; au contraire, elle est le moyen qu'il a pris pour qu'il n'y ait pas de distance et pour que la race humaine, en lui, touche Dieu directement.

Ainsi n'y a-t-il absolument qu'un seul médiateur et il ne doit être complété par rien d'autre. Mais un élément de sa totalité est fait par sa mère. Aussi la médiation de Marie réside en premier lieu dans celle même du Christ et elle s'exerce en lui : la médiation de Jésus est parfaite du côté humain en étant mariale.

Cette médiation, dans la Sainte Vierge elle-même, qui est une personne, s'exerce à la manière qui convient à une personne : par des actes personnels, des prières, des intercessions. Mais elle n'est en rien une médiation isolée et détachée qui s'ajouterait comme du dehors à celle du Christ. Elle ne fait jamais qu'exprimer et actuer un élément de celle du Christ : l'élément par où celle-ci est toute adaptation aux hommes, toute donation, toute accessibilité ; bref, elle est exclusivement une médiation de mère de Dieu, c'est-à-dire une médiation de l'Homme-Dieu en tant que, ayant une mère, il est pleinement homme.

Operari sequitur esse. Suscitée pour être un lien, pour mettre la dernière perfection au lien entre Dieu et les hommes, elle agira en faisant liaison. Sa fonction, son inclination naturelle, son geste spontané dans l'ordre de la grâce sera d'unir, d'in-

(9) Léon XIII, Encyclique *Octobri mense*, Denz., éd. 18-20, 1940ª.
(10) Léon XIII, Encylique *Fidentem*, Denz., 1940ª. *Matrem quoque nostram et apud te mediatricem, mater tua et nostra mediatrix*, disent les oraisons de la messe de Marie, médiatrice de toutes les grâces.

tercéder, de demander, d'obtenir : *illico nobis et ultro, ne vocata quidem, praesto est semper* (11).

Elle est ainsi, non au moment de l'incarnation seulement, mais toujours : aussi longtemps que le Christ existe, même dans les desseins divins, il n'est homme qu'en étant son fils.

Puisqu'il est son fils physiquement et non seulement moralement, sa médiation n'est pas morale seulement, mais physique, ontologique ; médiation de grâce et de mérite, non seulement médiation de prière et d'intercession.

Sur la possibilité de mériter pour d'autres, il y aurait, évidemment, des explications à donner, qu'il est impossible de donner ici. Mais, si l'on peut concevoir que cette possibilité est une participation, dans tout le corps mystique du Christ, au pouvoir qu'a le Christ comme chef de ce corps, on voit que cette possibilité, dans la Vierge, doit avoir un caractère unique, un caractère de totalité, à cause de sa place unique et totale dans ce corps. Pour elle, et pour elle seule, la communion des saints, qui explique cette possibilité, joue avec plénitude, parce qu'elle est le moyen par lequel la sainteté même est en pleine communion avec toute la race.

Ex hac autem Mariam inter et Christum communione dolorum ac voluntatis « promeruit » illa « ut reparatrix perditi orbis dignissime fieret », atque universorum munerum dispensatrix, quae nobis Iesus nece et sanguine comparavit... Quoniam universis sanctitate praestat coniunctioneque cum Christo atque a Christo ascita in humanae salutis opus, *de congruo* ut aiunt, promeret nobis quae Christus *de condigno* promeruit, estque princeps largiendarum gratiarum ministra (12).

Il en va de même pour le titre de corédemptrice, encore que celui-ci prête plus à malentendus.

Ita cum Filio patiente et moriente passa est et paene commortua, sic materna in Filium iura pro hominum salute abdicavit placandaeque Dei iustitiae, quantum ad se pertinebat, Filium immolavit, ut dici merito queat ipsam cum Christo humanum genus redimisse (13).

Sans doute il n'y a qu'un seul rédempteur comme il n'y a

(11) Léon XIII, Encyclique *Magna Dei mater*, dans les *Acta Sanctae Sedis*, t. XXV, 1892-1893, p. 141.
(12) Pie X, Encylique *Ad diem illum*, Denz., 1978a.
(13) Benoit XV, Lettre apostolique *Inter Sodalitia*, Denz., 1978e, note, et les textes de Pie XI et du Saint-Office rapportés à la même place, ainsi que le texte de Pie X qui vient d'être cité.

qu'un seul médiateur, et personne n'ajoute rien qui manquerait en quoi que ce soit à sa surabondante rédemption.

Mais il n'est le rédempteur des hommes qu'en étant uni à eux : c'est, parce qu'il est avec eux comme une seule personne (14) qu'il peut faire passer en eux ses satisfactions et sa sainteté. Or, son union à eux, c'est en tant que fils de la Vierge qu'il l'a. Marie, donc, en définissant comment l'Homme-Dieu est d'une race pécheresse, définit aussi comment il est le rédempteur de cette race.

Aussi, comme la médiation du Christ est mariale, sa rédemption est mariale.

L'Immaculée, toute pure qu'elle est, met le Verbe dans la solidarité du péché en le rattachant à l'humanité (15), et c'est cette solidarité qui le voue à la rédemption et à la mort. Aussi, comme c'est en elle que, du côté de l'humanité, le Christ prend son commencement, c'est aussi en elle que la rédemption du Christ prend son commencement (cfr plus bas, l'Immaculée Conception).

Telle est, dirions-nous, la rédemption essentielle dont on peut parler pour la Vierge : elle réside toute entière dans l'unique Rédempteur. Elle est l'expression dans la mère de Dieu et dans la mariologie des grands principes de la sotériologie, comme ce qui a été dit sur la sainteté de la Vierge était l'expression, dans la mère de Dieu, du grand principe de la christologie.

Mais, puisque la Vierge est une personne, cette rédemption essentielle et par union s'exprimera chez elle dans des attitudes et des actes personnels. De ceux-ci, les théologiens s'efforcent de déterminer la nature et la portée : offrande du Christ, cession des droits qu'elle peut avoir sur lui, communion étroite à ses dispositions de rédempteur, compassion telle qu'il en faut une dans un tel rôle de corédemption. Mais tout cela, ils ont soin de le souligner, n'est rien que par union au Christ et à sa rédemption : le rôle de la mère est d'unir. Dieu n'a pas même voulu qu'elle ait son martyre à elle, pour qu'elle n'ait que celui du Christ, de peur qu'on ne la regarde à part : il n'y a à ces

(14) C'est l'explication que saint Thomas donne comme dernière et suffisante. *S.T.*, III[a], qu. XLVIII, art. 1, c., art. 2, ad 1 ; qu. XLIX, art. 1, c., etc.

(15) Cfr *Rom.*, VIII, 3 ; *II Cor.*, V, 21.

hauteurs, que Jésus et sa croix ; *stabat autem iuxta crucem Iesu mater eius.*

En plus, comme on ne peut l'expliquer ici aussi longuement qu'il le faudrait, la rédemption du Christ, parce qu'elle est surabondante, se donne une mystique continuation là où lui-même se donne un mystique achèvement, dans les membres de son corps mystique et dans les satisfactions de ce corps. Or, dans ce corps, la Vierge, comme on l'a dit, a une place unique et totale. Aussi, dans cette continuation de la rédemption aura-t-elle une place unique et totale.

II

Mais, si Marie est ainsi inséparable du Christ, elle l'est de tout ce qui est le Christ, de la longue préparation qui a été le début de sa venue comme de la longue continuation par laquelle il se prolonge dans la chrétienté. Si, donc, pour voir tout ce qu'est le Christ, il faut regarder toute cette double immensité de l'humanité, il faut la regarder aussi pour savoir tout ce qu'est sa mère. N'est-ce pas la liturgie qui, pour montrer la Vierge, évoque les passés les plus lointains et les origines mêmes de l'éternité ? *Ab initio et ante saecula creata sum. Dominus possedit me in initio viarum suarum* (16).

Aussitôt donc qu'il est question de l'incarnation, dès le décret qui l'a décidée, il est question d'elle. Pour Dieu comme pour nous, l'Homme-Dieu est homme par sa mère, et en le voulant, en le prédestinant comme homme, il la veut elle aussi et il la prédestine.

Il le veut, lui, comme une plénitude de divinisation et de sainteté ; mais une divinisation et une sainteté qui vient en une race pécheresse et qui montre d'autant mieux son excellence qu'elle fait une plus immense restauration.

Elle aussi, par conséquent. Elle est voulue comme mère de cette plénitude, comme une condition et un aspect de cette effusion de divinisation : elle est donc voulue dans un ordre de sainteté absolue, et donc voulue comme toute sainte, toute immaculée. Mais elle est voulue aussi comme rattachement de Dieu

(16) Epître du commun de la Vierge et de plusieurs fêtes (Immaculée Conception, Nativité, etc.) ; *Eccli.*, XXIV, 14 ; *Prov.* VIII, 22.

à une race pécheresse et donc voulue dans cette race et avec cette race, voulue, pour autant, dans la solidarité du péché. Qu'est-ce à dire, sinon que l'immense restauration voulue dans le Christ sera réalisée en elle avec une plénitude sans pareille, qu'elle sera de la race pécheresse rien qu'en étant exempte du péché ; qu'elle sera immaculée en totalité, mais par préservation et exception ? Ainsi sera-t-elle à la fois voulue du vouloir qui prédestine le Fils comme incarné, et voulue du vouloir qui veut l'humanité pécheresse comme matière dans laquelle se fait l'incarnation ; ainsi sera-t-elle rachetée comme il convient à celle qui est, d'une certaine et réelle façon, le principe du rachat : *mater redemptoris, sublimiori modo redempta* (17).

C'est la rédemption passive totale, parce que c'est l'union totale avec la rédemption active. A cet endroit où il s'applique lui-même si pleinement, le rédempteur doit produire un effet premier, triomphal, absolu ; ou bien l'on devra dire qu'il est, en quelque sorte, au-dessous de sa tâche. C'est la rédemption passive à son origine, à sa réalisation première et naissante : si, là, elle a quelque imperfection, elle l'aura dans tout son écoulement, et elle ne sera pas digne de Dieu.

Aussi, comme pureté, ne peut-il pas y avoir mieux, et Jésus lui-même n'est pas plus exempt du péché que celle qui en est totalement exemptée. Entre elle et lui, la différence réside dans l'aspect positif et dans la raison de l'innocence, non dans l'innocence même : il est sans péché, parce qu'il est lui ; elle, parce qu'elle est sa mère ; si elle l'est totalement, c'est parce qu'en elle, c'est sa sainteté à lui qui apparaît déjà et que sa sainteté à lui, c'est la sainteté même : *Speculum sine macula et imago bonitatis illius.*

Cette pureté totale, du reste, ne distingue Marie des pauvres pécheurs que pour l'unir davantage à eux en l'unissant davantage au Christ, qui leur appartient à tous ; elle ne la comble de rédemption passive que pour lui permettre de coopérer en plénitude à la vie de sacrifice qui est en quelque manière la continuation mystique de la rédemption active.

En particulier, elle montre l'action du Christ devançant la naissance même du Christ, et la rédemption qui, à partir du

(17) Pie X, Encyclique *Ineffabilis Deus, Acta et decreta sacrorum conciliorum recentiorum collectio lacensis,* t. VI, Fribourg, 1882, col. 839.

Rédempteur, se diffuse en tous sens, remontant le courant des générations aussi facilement qu'elle le descend. L'immaculée conception, peut-on dire, est le prototype de la sanctification de l'Ancien Testament. Tant Marie, qui est le point précis où Dieu fait sienne toute la race des hommes, tient à toute cette race de par Dieu.

Après le décret qui a voulu le Christ, il y a sa longue préparation, qui remplit toute l'histoire ancienne de l'humanité. Car la nature humaine qu'allait prendre le Verbe ne devait pas tomber du ciel toute faite, mais venir de notre race : *terra nostra dedit fructum suum,* de notre race dans laquelle, comme une semence, *semen Dei,* était tombée la promesse divine de l'Eden.

Or, toute cette préparation aboutit à Marie, parce que c'est en elle et en elle seule qu'elle aboutit au Christ.

La préparation est immense : c'est l'unique œuvre de Dieu même en ce monde, où il se met de tout son amour, où il entraîne, de toute sa grâce, tout ce qui est vraiment bien dans les efforts des hommes : il se modèle une nature humaine qui sera la sienne.

Vint un jour où tout fut prêt.

C'est dans la Vierge que tout se rassemble pour passer d'elle en son Fils.

Quibus te laudibus efferam nescio, sancta Dei Genitrix.

Héritière de toute la sainteté humaine, achèvement de l'humanité, estuaire unique où toutes les eaux d'un pays affluent vers la mer. Non qu'elle soit sainte, formellement, de ces saintetés d'approche : la sainteté est personnelle. Mais elle est sainte de la sainteté dont elles sont l'esquisse et l'essai ; parce qu'elles vont toutes à former le Christ en tant qu'homme et que c'est en elle que se fait cette formation.

Aussi, comme l'Ancien Testament, et tout ce qu'il y a d'histoire sainte dans l'humanité, a préfiguré le Christ, il a préfiguré la Vierge. C'est elle que représentent les saintes femmes et les choses saintes de l'antique alliance ; elle que symbolisent le temple et l'autel, le Sinaï et l'arc-en-ciel, le buisson ardent et la toison de Gédéon ; c'est elle qui vient à travers tous ces signes, parce que c'est par elle que vient « celui qui vient ».

Enfin, dernière préparation, venue du Christ qui s'achève,

il y a la transmission même de ce trésor humain de sainteté. Là encore, Marie est tout union à Jésus, comme elle est tout union à la race. Elle est, vient-on de dire, l'aboutissement de toutes les figures ; elle est, faut-il continuer maintenant, la figure absolue et totale, et toujours, parce que, mère de Dieu, elle est le lien de l'Homme-Dieu avec l'humanité.

La maternité, en effet, n'est pas exclusivement une fonction physique, pas plus que l'homme n'est exclusivement un corps. Le corps ne fait qu'un avec l'âme, la maternité en produisant le corps, atteint l'âme par celui-ci, et implique une influence morale : aussi bien est-elle faite pour se continuer en une éducation d'âme. C'est à cause des parents que le corps de l'enfant a tels linéaments, telle structure, tel tempérament ; ceux-ci, à leur tour, amènent tel genre de caractère et d'attitude psychologique ; celui-ci enfin provoque des nuances particulières de sainteté surnaturelle, car la grâce s'adapte à la nature : même en sa sainteté, un saint est fils de ses parents.

Cette dernière adaptation, faut-il remarquer, a dû s'établir plus parfaitement dans le cas de l'incarnation, car alors, il s'agit de deux natures humaines, tout immaculées, celle du Christ et celle de sa mère, dans lesquelles rien n'empêche la grâce d'être pleinement, tout facilement, la divinisation de la nature.

Dans le cas de l'incarnation, en plus, l'union entre la mère et l'enfant est produite exclusivement par l'action de Dieu, qui fait seul qu'une nature humaine est celle du Verbe. Elle doit donc être une union très étroite, très parfaite.

Dans ce cas, enfin, il s'agit d'un enfantement virginal. Par rapport à la Vierge, qui sera l'unique parent humain du Christ, les lois de l'hérédité pourront donc s'imposer deux fois plus fort, car elle sera la seule à laquelle l'enfant doive ressembler ; et même plus que deux fois, car dans ce cas il n'y a pas possibilité d'influences divergentes qui se neutralisent. Non pas que, par une certaine décence, l'enfant n'ait pas dû ressembler aussi à saint Joseph ; mais parce que, là, il ne peut pas être question d'hérédité.

Ces lois de l'hérédité, le Verbe ne les a pas rejetées, d'autant moins que ce qu'il voulait, c'était précisément l'appartenance à la race, qu'elles régissent.

Or, on le sait mieux maintenant qu'au temps d'Aristote et de saint Thomas, le rôle de la mère est aussi actif, aussi influent

que celui du père : l'enfant est autant son prolongement à elle que son prolongement à lui.

En voulant s'incarner, le Verbe voulait être pour Marie un tel prolongement : organique, psychologique, moral. Lui qui est la pure image du Père et qui n'est une personne divine qu'en étant cette image, il sera par son incarnation la pure image de sa mère et ne sera homme, le saint des saints parmi les hommes, qu'en étant cette image.

Que ne sera donc pas la Vierge pour être un tel exemplaire ?

Cette parenté d'âme s'affirme dans l'Évangile. Pendant les neuf mois qui ont précédé sa naissance, Jésus n'a laissé voir de lui que la charité, l'humilité et la piété de celle qui le portait. Puis, pendant des années, c'est en l'imitant, elle, comme font les enfants, c'est en faisant les gestes qu'elle lui montrait, en redisant les paroles et les prières qu'elle lui suggérait — *et erat subditus illis* —, qu'il s'est révélé progressivement, croissant en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, lui qui est le reflet de la gloire du Père et l'image de sa substance.

Dans sa mémoire, les gestes et les paroles de son fils, et les paroles aussi qui décrivent son fils, s'enracinent comme en leur milieu naturel. La notation est deux fois dans saint Luc : *Maria autem conservabat omnia verba haec, conferens in corde suo* [18].

Si l'on songe que les premiers chapitres de saint Luc rapportent les événements du point de vue qui devait être celui de la Vierge et que, selon toute vraisemblance, ils remontent à elle, soit directement soit indirectement, cette notation a son importance. Luc, si soucieux de rapporter exactement le témoignage de ceux qui dès le début ont vu eux-mêmes ce qui s'est passé [19], nous permet d'entendre la déposition de Marie. Elle raconte à l'évangéliste ou à ceux que l'évangéliste a interrogés les années où Jésus était encore à elle seule et à Joseph. « L'enfant grandissait, grandissait si bien, en âge et en sagesse, et il obéissait si bien » : n'est-ce pas tout à fait ainsi que parlent les mères ? Parfois, devant les souvenirs qui affluent, elle s'interrompt pour dire que tout cela est si bien resté en son cœur et qu'elle ne cesse pas d'y penser. L'aveu a passé dans le récit inspiré

(18) *Lc.*, II, 19, 51.
(19) Cfr *Lc.*, I, 1-3.

comme la signature de la Vierge sous l'Évangile de l'enfance. Signature discrète, comme il convenait. Marie ne crie pas que c'est elle qui parle ; mais elle ne le cache pas non plus ; tout simplement, elle rend son témoignage et elle se trahit à la façon dont elle aime.

Ainsi, reine des apôtres, est-elle aussi reine des évangélistes. La bonne nouvelle de la vie cachée, de la divinisation de toutes les vies obscures, c'est-à-dire de toutes les vies humaines, c'est elle qui l'a annoncée aux serviteurs de la parole, en leur racontant les trente premières années de son fils. Cette leçon, par son universalité, est la grande leçon du maître, celle qu'il a donnée, non pas en quelques discours seulement, mais dans toute sa manière d'agir pendant presque toute sa vie : c'est elle qui la transmet.

Cette leçon aussi, avant de la rapporter, elle l'a pratiquée : en cela encore elle est près de Jésus. Comme il est, lui, le Dieu caché, le Dieu sauveur, elle est la Vierge cachée.

Rien dans l'Evangile n'attire l'attention sur elle, sinon qu'elle est sa mère. On ne parle d'elle qu'à propos de lui. Elle n'a pas fait de miracle pendant sa vie ; il est vrai qu'elle s'est rattrapée depuis, mais c'est pour ses enfants. Aussi bien le Christ n'en a pas fait pour son avantage à lui. Seulement, pour bien marquer le raccordement, son premier miracle, il l'a fait à sa prière.

On ne lit pas qu'elle ait accomplit quelque apostolat retentissant : aussi bien Jésus lui-même a-t-il réservé les succès de la prédication à ses apôtres.

Elle a si bien sa mentalité que, dès avant sa naissance, elle apprécie comme il aurait apprécié et juge comme il aurait jugé. Il n'a pas encore donné sa doctrine sur la pureté totale, et l'Ancien Testament n'a jamais eu l'idée d'une aussi totale consécration ; mais elle a déjà compris : car comment interpréter autrement le *Quoniam virum non cognosco* ?

Il sera, lui, le *servus Jahve*, il revendiquera le titre de serviteur ; elle sera, elle, la servante du Seigneur. *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* En vérité, n'est-ce pas exactement ainsi que Jésus aurait parlé, Jésus qui est venu faire la volonté du Père et nous apprendre le *fiat voluntas tua* du Pater ?

Que l'on songe au *Vinum non habent* de Cana, au *Fili, quid fecisti nobis sic ?* de Jérusalem, et que l'on se demande si cette

délicatesse de touche n'est pas exactement, avec une nuance féminine, ce que sera la bonté de Jésus : *Vis sanus fieri ? ; homo quidam habuit duos filios.*

Ecce pater tuus et ego dolentes quaerebamus te. Qui donc lui a dit de prendre ainsi la dernière place : les anciens, quand ils parlaient d'eux-mêmes et d'autres, se mettaient pourtant à la première.

Son Magnificat encore. C'est son chant à elle, et quand elle l'a composé, Jésus n'était pas encore né. Mais il s'était fait sentir à Jean-Baptiste, et à elle, bien davantage. Aussi, dans son cantique, est-ce déjà lui qui parle : la grandeur des humbles, les bénédictions promises aux petits, le renversement qu'opère la droite du Seigneur en exaltant les pauvres et en rejetant les superbes, l'allégresse de ceux que le monde ignore et qui ont le Seigneur avec eux, tout ce qu'elle proclame, n'est-ce pas ce que promulgueront les Béatitudes et le discours sur la montagne ? N'y trouve-t-on pas d'avance, en un chant de la mère, ce que sera l'hymne de reconnaissance du fils devant le Dieu qui comble de ses faveurs les petits et les humbles ?

In illo tempore respondens Iesus dixit : Confiteor tibi Pater, Domine caeli et terrae, quia abscondisti haec a sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita Pater : quoniam sic fuit placitum ante te (20).

Comme c'est déjà le Christ que l'on entend en celle qui est sa mère, c'est aussi tout l'Ancien Testament, qui est une préformation du Christ. Le Magnificat est fait presque tout entier de citations bibliques (21) : la mère du Sauveur, du désiré d'Israël, parle comme la fille, ou la reine plutôt, des patriarches et des prophètes. Et ce double rapport avec son fils qui est tout pour les hommes la dépeint si bien que le Magnificat, rappel de l'Ancien Testament et prélude du Nouveau, est une œuvre très personnelle, une et spontanée, et une prière aussi qui deviendra familière au peuple chrétien.

Tant Marie, parce qu'elle est à l'image du Christ (22), est bien le raccordement exact entre le Christ et l'humanité.

(20) *Mt.*, XI, 25-26.
(21) Cfr *I Reg.*, II, 1-10.
(22) On peut noter encore que, chez la mère et le fils, on trouve la même netteté de réaction : indice des âmes bien présentes à elles-mêmes et aux autres. Remarquer, par exemple, la rapidité avec laquelle Marie répond à l'ange (*Lc.*, I, 38), se rend chez Elisabeth (*Ibid.*, 39), intervient

Nous excusera-t-on d'ajouter un détail, bien futile quand il est question de la mère de Dieu, mais qui pour nous, simples enfants des hommes, a son intérêt ? Il s'agit d'un certain don de poésie que Marie devait posséder, comme Jésus.

Jésus avait ce don de sympathie universelle, cette promptitude à vibrer au contact de tout, cette facilité et cette sincérité de l'admiration. Que l'on se souvienne, par exemple, de ses mots, respectueux à la fois et émus, sur les fleurs des champs : « Je vous le dis, en vérité, Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'une d'elles ! »

Si autem foenum agri, quod hodie est, et cras in clibanum mittitur, Deus sic vestit : quanto magis vos, modicae fidei (22) ?

Deus sic vestit, ὁ Θεὸς οὕτως ἀμφιέννυσιν : on se le représente qui s'arrête devant ces humbles merveilles, heureux et fier d'être homme dans l'univers humain et dans la création de son Père.

Or, ce don si humain, Jésus, semble-t-il, a voulu le tenir de sa mère, comme il tenait d'elle son humanité. Elle déjà devait le posséder. Les indices en sont, entre autres, la nuance spéciale de poésie, de délicatesse et de goût qui se trouve dans les premiers chapitres de saint Luc, dans lesquels son influence est si sensible, et qui n'apparaît pas telle quelle dans le reste du troisième Evangile ni dans les passages correspondants de saint Matthieu, l'abondance, en ces mêmes chapitres et rien qu'en eux, de morceaux de poésie, et qui ont tous rapport avec elle ; enfin et surtout le Magnificat.

III

Il y a un troisième aspect à considérer dans le Christ, et donc dans les rapports de Jésus avec sa mère : le Christ continué.

Le Christ, en tant qu'homme, mais parce qu'il est Dieu, se continue dans un organisme qu'il vivifie de sa plénitude et qui contient, dans la vocation divine, tous les hommes.

à Cana (*Joh.*, II, 3, 6) ; et en Jésus, la promptitude à aller droit à l'interlocuteur, à prononcer la parole décisive : ce trait est spécialement bien marqué en saint Jean (I, 38 ; IV, 7 ; V, 6, 17 ; VII, 6, 16, 27, etc.).

(23) *Mt.*, VI, 29, 30.

Or, c'est précisément par sa mère qu'il est homme. Sa mère aura donc, par rapport à tous les hommes, une place spéciale.

De cette place, certains aspects ont déjà été dits, quand il s'agissait du Christ lui-même et de son union à sa mère, tant il est impossible de séparer la tête des membres. Mais il reste à en parler *ex professo* et à dire l'essentiel. Si l'essentiel, dans la Vierge, vis-à-vis de l'Homme-Dieu, c'est d'être la mère, l'essentiel, en elle, vis-à-vis de tous les hommes et de leur divinisation, c'est aussi d'être la mère.

Puisqu'ils sont la plénitude du Christ, puisqu'ils sont mystiquement lui, puisque, d'autre part, elle est sa mère à lui, il faut bien qu'elle soit leur mère aussi, leur mère à tous, absolument tous : *mater humani generis, mater viventium, mater divinae gratiae, refugium peccatorum, consolatrix afflictorum,* comme a dit la tradition, nouvelle Ève, mère universelle et catholique, type de l'Eglise, avocate de tous et toujours.

Tutissimum cunctorum periclitantium perfugium et fidissima auxiliatrix, ac totius terrarum orbis potentissima apud Unigenitum filium suum mediatrix et conciliatrix...

Maternum sane in nos gerens animum nostraeque salutis negotia tractans, de universo humano genere est sollicita (24).

Ipsa (scilicet) ex hoc quod humani generis peperit Redemptorem, nostrum quoque omnium quos Christus Dominus fratres habere voluit (cfr *Rom.*, VIII, 29), quodam modo existit benignissima mater.

« Talem », ita decessor noster f. r. Leo XIII, « nobis praestitit Deus, cui, hoc ipso, quod Unigenae sui matrem elegit, maternos plane indidit sensus, aliud nihil spirantes nisi amorem et veniam ; talem facto suo Iesus-Christus ostendit, cum Mariae subesse et obtemperare ut matri filius voluit ; talem de cruce praedicavit, cum universitatem humani generis, in Iohanne discipulo, curandam ei fovendamque commisit (*Joh.*, XIX, 26, ss.) ; talem denique se dedit ipsa, quae eam immensi laboris hereditatem a moriente Filio relictam, magno complexa animo, materna in omnes officia confestim coepit impendere » (25).

An non Christi mater Maria ? nostra igitur et mater est.

Nam statuere hoc sibi quisque debet, Iesum, qui Verbum est caro factum, humani etiam generis servatorem esse. Iam qua Deus-Homo, concretum ille, ut ceteri homines, corpus nactus est : qua vero nostri generis restitutor *spiritale* quoddam corpus atque, ut aiunt, *mysticum,* quod societas eorum est, qui Christo credunt...

---

(24) Pie IX, Encyclique *Ineffabilis Deus, Acta et decreta sacrorum conciliorum recentiorum collectio lacensis,* t. VI, Fribourg, 1882, col. 843.

(25) Pie XI, Encyclique *Lux veritate,* Denz., 2271.

In uno igitur eodemque alvo castissimae Matris et carnem sibi assumpsit et *spiritale* simul corpus adiunxit, ex eis nempe coagmentatum *qui crediturі erant in eum*. Ita ut Salvatorem habens Maria in utero, illos etiam dici queat gessisse omnes quorum vitam continebat vita Salvatoris. Universi ergo quotquot Christo jungimur, quique, ut ait Apostolus, *membra sumus corporis eius, de carne eius et de ossibus eius* (*Eph.*, V, 30) de Mariae utero egressi sumus, tanquam corporis instar cohaerentis cum capite. Unde, spiritali quidem ratione ac mystica, et Mariae filii nos dicimur et ipsa nostrum omnium mater est (26).

Tout revient, comme on le voit, à la maternité divine et à l'union des chrétiens avec le Christ. Le Christ n'est homme qu'en étant fils par rapport à Marie ; en tant qu'homme il vit dans les chrétiens en les faisant vivre en lui ; en eux aussi il est donc fils par rapport à elle et la vie qu'il leur inspire est, par rapport à elle, une vie filiale.

Ce raisonnement ne fait que reproduire en l'adaptant un des raisonnements les plus anciens et les plus authentiques de l'enseignement chrétien : celui qui établit la paternité de Dieu relativement aux chrétiens en s'appuyant sur la paternité de Dieu relativement au Christ. Le Christ, dit la tradition, est le Fils, et il est un avec nous : il nous fait donc, en lui, Fils unique, fils d'adoption. C'est de la même manière que la piété chrétienne raisonne sur la maternité de la Vierge. Le Christ total, c'est le Christ et les chrétiens ; pour être mère du Christ tout entier, Marie doit être mère des chrétiens eux aussi.

Comme la vie du Christ se prolonge ici-bas, le rôle de la mère du Christ se prolonge. Les mystères du Christ, l'annonciation, la nativité, la crucifixion, terminés en leur aspect empirique, se continuent en un aspect mystique et y prennent une mystérieuse totalité. La maternité de la Vierge est un de ceux-ci : elle se continue et prend sa mystérieuse totalité dans la totalité du Christ.

Le Christianisme est une vie nouvelle apportée aux hommes, la vie éternelle, et ils naissent à cette vie tout le temps de leur existence ici-bas. Mais, puisqu'elle est leur vie, elle est une vie

(26) Pie X, Encyclique *Ad diem illum*, dans les *Acta Sanctae Sedis*, t. XXXVI, 1903-1904, pp. 452-453. — Sur les textes des papes cités dans cet article, voir les *Adnotationes* de J. Bittremieux, dans le fasc. 4 des *Ephemerides theologicae lovanienses*, t. XVI, 1939, qui est consacré tout entier à la mariologie.

humaine, et la vie humaine, par essence, demande un principe maternel en même temps qu'un principe paternel.

C'est pour cela que, dans sa création, Dieu a fait cette merveille d'entre les merveilles qui est le cœur des mères. Il y a mis un amour profond, obstiné, déraisonnable dirait-on, un amour prêt à tous les sacrifices, à tous les dévouements, à toutes les partialités. Hélas, que deviendraient les pauvres êtres que nous sommes, si ne se penchait, sur leurs années d'impuissances et de misères, quelqu'un « qui est fait pour les aimer », et s'ils ne portaient, ancrée dans leur sang, la certitude d'être précieux pour quelqu'un ?

Dieu n'a pas voulu que la vie surnaturelle fût moins humaine que la vie naturelle, au contraire, ni que les enfants qu'il adopte en son Fils fussent à moitié orphelins.

Et il a fait la Vierge.

Lui qui met au cœur des mères ordinaires des merveilles de tendresse, que ne mettra-t-il au cœur de la mère par excellence, dont l'amour pour son Fils unique et pour ses fils d'adoption doit être en quelque manière le pendant du sien ? Ce seront des combles, des miracles d'affection et de douceur, quelque chose de mystérieux comme la vie de la grâce à laquelle ils correspondent et comme l'incarnation qui est leur raison d'être.

Car, encore une fois, il n'y a que l'incarnation ; mais elle montre sa totalité en donnant aux hommes, comme mère, par une surnaturelle maternité, la mère de Dieu.

Si Dieu même fait qu'une Vierge soit mère, s'il fait qu'étant mère d'un Homme-Dieu elle soit mère de tout le genre humain, il ne lui inspirera pas seulement des sentiments maternels tièdes et réservés, dont une mère ordinaire ne se contenterait pas.

La maternité divine, comme saint Thomas le dit ([27]), est de l'ordre des choses infinies, et elle l'est en tant que maternité ; c'est donc en un amour maternel en quelque sorte infini qu'elle va s'exprimer. Mère de l'Infini, mère dans laquelle cet Infini devient la vie de l'humanité entière, elle sera en quelque sorte infiniment mère, et Dieu lui fera le cœur assez grand pour aimer en conséquence. Il y va du sérieux, de la sincérité, du réalisme de l'incarnation.

---

(27) *S.T.*, I[a], qu. XXIV, art. 6, ad 4.

Aussi peut-on dire que tout concourt à faire d'elle la digne mère des hommes dans la vie divinisée, comme tout concourt à faire d'elle la digne mère de Dieu dans sa vie humaine : les deux sont inséparables, dans l'Homme-Dieu.

Déjà au tout premier début, l'immaculée conception, comme elle la préparait à être la mère du Trois-fois-Saint, la préparait à être mère des pécheurs : en la faisant sans égoïsme, elle la faisait sans cet encombrement en soi-même qui resserre les plus grands amours. *Si ergo vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis...* Si les mères ordinaires, malgré le péché qui est en toutes, ont un tel dévouement et un tel oubli d'elles-mêmes, que sera-ce de la toute sainte ?

Achèvement de la race, moyen que le Verbe a pris pour être, par elle, plus étroitement lié aux hommes, comment ne leur serait-elle pas toute liée ? Reflet à la fois et exemplaire de celui qui les a aimés jusqu'au bout, comment ne reflèterait-elle pas son amour ? Sanctifiée en tant que mère, c'est en tant que mère qu'elle doit avoir la charité, et comme cette sanctification est sans pareille, cette charité maternelle doit l'être aussi. Comme elle a la plénitude de la grâce et est toute sainte en conséquence, elle a la plénitude de la charité, mais comme mère, et est toute aimante, en conséquence, d'amour maternel. A la manière dont elle est unie de tout près à l'incarnation, elle est emportée par le mouvement « diffusif de soi » qu'est le mouvement de cette incarnation, par l'éclatement de l'amour divin qui éclate dans l'incarnation, en elle, — et cette manière est la manière maternelle, l'amour maternel.

De même qu'elle aime son fils de toutes les énergies de son corps et de son âme et de toutes les forces de sa plénitude de grâce, elle aimera du même amour total, du même amour naturel peut-on dire, tant il s'exerce sans arrêt dans cette psychologie que nul mal n'a troublée, les membres de ce fils, parce qu'il est en eux : *ut dilectio qua dilexisti me, in ipsis sit, et ego in ipsis.*

De même, encore, qu'il y a un aspect de la rédemption, la rédemption passive, qui ne peut se réaliser dans le Christ lui-même, mais qui se réalise dans sa mère et qui, pour l'honneur du Verbe rédempteur, demande de s'y réaliser totalement : et c'est l'immaculée conception — ; il y a un aspect de la charité du Christ qui ne peut apparaître dans le Christ, qui ne peut

apparaître que dans la mère du Christ, qui, pour l'honneur du Christ, demande d'y être total : et c'est l'aspect maternel.

Qu'on ne songe pas ici à une tendresse séparée, aux gâteries d'une mère qui reléguerait dans l'ombre l'amour paternel. Il n'y a rien dans le Christianisme que Dieu et son Christ, et tout vient d'eux et tout mène à eux. La Vierge ne montre aucune bonté qui ne soit du Christ, comme le Christ ne montre aucune bonté, qui ne soit de Dieu. En comparaison de la charité de Dieu, qui est infinie, tout ce qui se montre de charité créée dans l'humanité du Christ n'est encore que peu de chose, puisque c'est du fini ; comme aussi, en regard de la charité du Christ, la charité qui apparaît en Marie est peu de chose, puisque ce n'en est qu'un reflet. Mais ce reflet Dieu l'a fait si adapté à la nature humaine qu'il y a, dans le plan providentiel, un aspect de l'amour du Christ que les hommes ne voient bien qu'en regardant sa mère, comme il y a un aspect de l'amour de Dieu que les hommes ne voient bien qu'en regardant l'Homme-Dieu.

Mais, en regardant bien Marie, c'est le Christ seul et Dieu seul qu'en définitive l'on voit. *Qui vos audit, me audit.* Marie, comme l'Église, ne fait que conduire plus directement et plus sûrement à Dieu, mais à Dieu en tant qu'il se donne.

La mère de Dieu, avons-nous dit, est le moyen dont Dieu se sert pour faire que le Christ soit homme en perfection. De même, voyons-nous à présent, elle est le moyen dont Dieu se sert pour faire que le Christianisme soit humain en perfection.

La seconde considération est capitale en mariologie comme la première ; elle en est un aspect ; le Christianisme n'est-il pas le Christ continué ? Elle est par rapport à la spiritualité, à la morale et à l'ecclésiologie, ce qu'est la première par rapport à la dogmatique et à la christologie. Elle aide à voir que le corps mystique, comme il est une unité de grandeur et de divinisation, est une unité d'adaptation délicate et attentive, une unité humaine enfin : ce qu'il faut pour s'enfoncer dans le cœur et dans l'être des hommes. Aussi, comme c'est par sa mère que le Christ a pris son humanité individuelle, c'est par elle qu'il prend, qu'il attire et qu'il tient toute l'humanité.

A une religion qui le tient de la sorte, l'homme tiendra de tout son cœur, et il tiendra mieux à Dieu. Ainsi, d'une nouvelle

manière, Marie exerce sa médiation, qui n'est qu'un aspect de celle du Christ.

Songe-t-on que, sans elle, des prières comme l'Ave, le Souvenez-vous, le *Salve Regina* et tant d'hymnes n'auraient pas de sens, qu'il faudrait supprimer l'Annonciation et la Pietà et arranger Dieu sait comment la crèche et la vie cachée ?

A cause d'elle, le Christianisme se présente avec une nuance unique d'espérance, de joie, de vérité humaine. A cause d'elle, il demeure pour les vieillards une religion de fraîcheur et de jeunesse. A cause d'elle, il est une religion dont les grands mystères sont parfaitement accessibles aux tout petits. Ils y sont même, ces innocents, comme des rois, tant tout est centré autour d'eux : *talium est enim regnum cœlorum.* Leur maman de la terre leur parle du petit Jésus, et de sa maman à lui qui est aussi leur maman à eux, leur maman du ciel ; tout cela se joint à leur vie, à leurs préoccupations, à leurs jeux ; c'est tout à fait ce qu'il faut à leur tête d'enfants, et c'est exactement le Christianisme de saint Augustin et de saint Thomas, de Bossuet et de Pascal.

Après les enfants et leur innocence, il y a les pécheurs, les pécheurs que sont plus ou moins tous les hommes, les pécheurs que sont les grands coupables. Pour eux, pour eux surtout, le Christianisme n'a toute sa bonté que parce que la Vierge, la mère, est là.

Parce qu'elle est là, ils peuvent savoir tous qu'il y a quelqu'un, quelqu'un qui fait corps avec tout l'ordre de la grâce, *mater divinae gratiae,* quelqu'un qui tient à la Trinité même, *mater Verbi,* et qui est, quoi qu'ils aient fait, de leur côté, parce qu'elle est leur mère.

C'est même à un titre spécial qu'elle l'est, puisque, en fait, c'est pour les pécheurs que le Christ est venu et que c'est donc en relation avec eux qu'elle est mère de Dieu : la formule « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs » exprime, plus encore qu'un contraste, un enchaînement logique.

Or les mères sont mères, et puis c'est tout ; elles le sont par tout elles-mêmes, par leurs entrailles ; elle l'est aussi profondément, ou plutôt, bien plus profondément, par la toute-puissance de Dieu : *per viscera misericordiae Dei nostri.* A plus de misères, elle ne répondra que par plus de pitié, et si déchus qu'ils soient, elle saura changer leur cœur par la bonté du sien.

De son affection, de sa facilité, de sa promptitude à intercéder, ils ne douteront pas. Eux qui n'osent plus soutenir le regard de leur conscience, ils n'hésiteront pas à aller vers la toute sainte, et, en se blotissant près de leur mère, ils auront commencé à se réconcilier avec leur Dieu.

Que l'on médite cette confiance, et que l'on voie si elle n'est pas une forme de la foi dans la rédemption et dans l'incarnation. Ce n'est pas pour rien que le Rédempteur, en voulant être rédempteur, a voulu qu'il y eût une mère du Rédempteur.

La contre-épreuve, d'ailleurs, est décisive. Là où n'est pas cette douce mère de grâce, *haec dulcissima misericordiae et gratiae mater* (28), Dieu même n'apparaît plus aussi bien comme un père, le Christ n'est plus aussi proche, l'Eglise n'est plus aussi familiale, le Christianisme perd de son attrait accueillant. Il devient comme un temple, sans présence vivante et sans autel, un système correct, mais froid : il n'y a plus de mère dans la maison. En refusant une partie du don de Dieu, c'est toute sa bonté qu'on a mise en doute, et tout le réalisme de l'incarnation.

Comme la gloire du Christ, dans l'ordre d'amour et de donation qu'est le christianisme, est d'être pour tous, la gloire de sa mère est aussi d'être pour tous. Ses excellences ne sont pas des éloignements, mais des possibilités de bonté pour tous, des totalités de raccordement à tous ; elles sont l'expression d'une fonction catholique et d'un service universel.

Un service, oui. Jésus n'est-il pas venu pour servir ? Et n'est-ce pas la grandeur et comme le droit souverain des mères, d'avoir été les servantes, à leur touchante manière, de leurs enfants ? *Ecce ancilla Domini, et Filii, et filiorum Domini.*

E. MERSCH, S.I.

(28) Pie IX, Encyclique *Ineffabilis Deus, Acta et decreta sanctorum conciliorum recentiorum Collectio lacensis*, t. VI, Fribourg, 1882, p. 843.